

La vie avant le cancer

Je marche vite, il est presque 8 heures ce matin, le jour pointe à peine son nez, plusieurs voitures passent dans la ruelle, pressées, je me range à peine sur le petit trottoir. Où donc est garée la Fiat ? Je fais marche arrière, j'accélère. Je cours vers mon travail. Gaëtan, seize ans, me suit de près.

Le matin, nous préférons prolonger notre sommeil de quelques précieuses minutes, nous sommes de grands dormeurs, puis nous déjeunons rapidement en échangeant à peine quelques mots. Gaëtan a alors déjà plongé son regard au cœur même de son téléphone. Car cette petite boîte doit avoir un cœur. J'en suis persuadée quand j'observe mon fils à la dérobée, puisqu'il lui sourit, fronce un sourcil parfaitement dessiné, soupire même en la regardant profondément, et lui confie tous les secrets que je rêve de connaître.

Puis, les petits gestes précis de la matinée s'enchaînent : lavage de dents, un coup de brosse dans mes

longs cheveux bruns, un bijou assorti autour du cou, un coup d'œil au miroir, rien d'anormal. Pas de maquillage ni de coiffure, la simplicité. Les clés de la voiture et la carte d'accès du travail sont bien là, jetées dans le sac à main, les lunettes pour la conduite.

— Tu viens, Gaëtan ? Bisous mon homme, à ce soir.

Mon homme se lève quelques minutes plus tard, pour échapper à notre course matinale. Il a encore besoin de beaucoup de repos.

Dans la voiture, le calme revient. Gaëtan et moi échangeons quelques mots, en route vers son lycée. C'est un moment simple, quelque vingt minutes exclusives entre mère et fils, un moment vite rompu. Un bisou et le presque jeune homme s'en va vers ses amis, la main attachée au téléphone, le sac jeté négligemment sur l'épaule. Il est cool comme il faut, longiligne, en jean serré mais pas trop, allure souple et sportive, vêtements sombres, mèche rejetée sur le côté, soigneusement étudiée. Je souris quelques secondes en regardant s'éloigner cette silhouette élégante. Notre petit dernier est bien entouré par différents cercles d'amis fidèles, est à l'aise en classe de première scientifique, est impliqué dans différents sports et dans un groupe scout très actif. Nous veillons discrètement sur lui, sans inquiétude vraie. Il sort d'une enfance potelée, il est devenu fier de sa nouvelle silhouette affinée. Un David, aux muscles finement sculptés. Nous le surprenons souvent lorsqu'il interroge son image devant le miroir. Il se promène maintenant dans la maison en short, torse nu, pour mieux apercevoir ses pectoraux et abdominaux de sportif, grimpeur et coureur. Je savoure ce charmant spectacle qui me fait sourire et m'attendrit.

Période charnière de l'adolescence, parfois tendre, drôle ou piquante.

Je tourne le regard vers la route et continue mon chemin vers le travail. Je n'allume pas encore la radio, pas de courage ce matin pour les séries cruellement juxtaposées des catastrophes mondiales et des gesticulations politiques ou sportives françaises. Peut-être qu'un jour les séquences seront inversées, les hommes préféreront le divertissement à l'humain, je crains ce moment. À propos de période charnière, si l'adolescence secoue, la cinquantaine ébranle.

Enfant, je crois que j'étais curieuse, imaginative, fédérative, à l'écoute des adultes, élève qualifiée d'exemplaire, choyée par ses parents. Adolescente, j'étais très volontaire, très active physiquement et intellectuellement, mais aussi de plus en plus souvent rebelle, secrète, rêveuse et observatrice. J'étais à la recherche de grands projets de vie. Montagne, littérature et études de médecine m'ont comblée. Je me suis même tellement absorbée dans la médecine et la littérature à la recherche de l'existence que je m'y suis un jour perdue, isolée. Il m'a fallu du temps pour regagner les clés sociales de l'existence, petit à petit... Je m'étais alors persuadée que trente ans était le plus bel âge de la vie, celui d'une vie tracée, au-delà des longues études de médecine, dans l'action, au service de l'autre, avec un socle aimant autour de soi, j'avais hâte d'avoir trente ans. J'aimais l'hôpital et sa mixité sociale. Y rencontrer tant de personnalités et cultures différentes. L'apprenti médecin est un confident idéal pour les patients s'il sait les écouter. Puis j'ai réalisé des missions dures pour Médecins sans frontières, MSF, en y confrontant mon

idéal de don aux autres. Il m'a fallu un jour sortir de mes rêves, de mon isolement affectif, de mon don aux études et aux autres, pour être enfin vraiment amoureuse, puis fonder une famille franco-qubécoise. La vie à trente ans a alors été en effet toute tracée dans la double force d'action des femmes, celle du travail et celle de la vie de famille. Je me suis orientée vers la recherche, les statistiques, pour satisfaire mon esprit curieux et comptable aux dépens de mon âme humanitaire. Ce glissement qui me surprend aujourd'hui s'est fait progressivement, sans que cela ne me paraisse jamais définitif, toujours au profit de la famille. Entre deux, trois pays, notre couple s'est soudé fortement autour de nos deux garçons, malgré nos différences familiales, culturelles et sociales, au-delà de nos qualités et de nos défauts plus ou moins compatibles, de nos envies parfois divergentes.

La quarantaine a été un peu plus difficile. Quelques grosses urgences médicales ont surgi, menaçant l'édifice construit, la sécurité du noyau même. Chirurgies, convalescences, peu de temps pour réfléchir à ces prémisses, juste celui de déplorer la fuite des années et d'oublier ces attaques... Et la vie a repris son cours rapide.

La cinquantaine est tout autre. Elle inclut parfois du doute, de la lassitude, de l'étonnement, du questionnement. Je l'ai surprise dans les yeux de mon homme qu'elle a attaqué vivement, je l'ai vue dans le regard de certains amis. Ces dernières années, nous sommes souvent invités à fêter ce passage ambigu. Pour mes cinquante ans, mes amies ont organisé une randonnée en forêt de Fontainebleau que je connais bien, départ tôt le matin, déjeuner en auberge, sympathique journée, sportive. Persuadée qu'elles ont prévu une journée encore

plus festive mais secrète comme je les adore en ce moment, je suis déçue de ne retrouver personne d'autre à l'auberge. J'avais besoin de mes parents et de mes fils, ce jour-là. J'aurais aussi aimé retrouver mes cousines, mes autres amis. Mes amies randonneuses m'offrent une généreuse cagnotte pour une course en montagne cet été. L'alpinisme est une passion, mais aujourd'hui je ne suis plus sûre de mes rêves. Cette journée des cinquante ans a un étrange goût d'ingratitude, malgré la présence de mes amies de randonnée et de nos maris dans une forêt magnifique, une journée dont l'harmonie et la simplicité n'arrivent pas à me satisfaire.

Alors, pour mon mari et moi, pour nous deux, pour nos cent ans réunis, j'ai organisé une fête familiale entre nos deux anniversaires, entre mars et novembre. Va pour juin, chez nous, dans notre petit jardin de banlieue parisienne et notre vieille maison calme à étages et colombages, avec sa belle véranda. C'est une fête joyeuse, qui réunit plusieurs générations. Me voici heureuse d'observer cette vie qui bruisse bruyamment... Pour Robert, mon homme, dont la famille québécoise est trop lointaine, j'ai aussi prévu d'organiser une autre fête, une surprise en novembre, avec juste ses amis et collègues.

Robert se reconstruit, il change de vie à cinquante ans pour quitter un travail intellectuel et accomplir des tâches manuelles, après une dépression sévère liée à ses collègues. Une rupture conventionnelle l'a sauvé de justesse, l'a écarté de terribles idées noires et de l'anéantissement. J'ai lutté à ses côtés mais aussi contre sa volonté ou ce qui en restait, pour obtenir qu'il se soigne, qu'il rompe sa ligne morbide. Il a ensuite rebondi de lui-même grâce

à un projet professionnel très créatif. Ses yeux gris ont retrouvé leur brillant et son esprit piquant s'est réveillé. Ouf, nous avons vécu des moments tendus, risqués même, je ne sais pas jusqu'à quel point nos deux garçons s'en sont rendu compte. L'aîné, William, a dix-neuf ans, il réside en campus universitaire pendant la semaine, il est en classe préparatoire d'école d'ingénieurs. Il ne participe à notre vie familiale que les fins de semaine, mais sa sensibilité est grande et son regard capte tout... Or il faut qu'il se concentre sur ses études. C'est un grand garçon mince, calme, déterminé, très bon grimpeur, humble et à l'écoute des autres, têtu aussi. Parfois, j'ai peur de trop me retrouver dans lui, et si je le lis souvent comme un livre ouvert, je crois qu'il pourrait faire de même chez moi.

J'ai beaucoup moins d'ardeur au travail, beaucoup moins d'enthousiasme. Déjà quatre années que j'encadre la même équipe, un peu jeune et rebelle parfois, attachante aussi, mais qu'il faut accompagner fermement vers nos objectifs, les objectifs que je fixe sûrement un peu trop durement, comme pour moi. Il est temps de me secouer et de bouger. C'est juste le bon moment pour chercher un nouvel emploi. Je refais mon *curriculum vitae*.

Robert a une thèse de sciences, comme moi, mais pas de doctorat en médecine. Pourtant, que ce soit aux États-Unis ou en France, son salaire a toujours été supérieur au mien. C'est normal, c'est un homme ! Cette inégalité m'a plutôt amusée, elle permettait à Robert de se valoriser auprès de son beau-père. Je ne suis pas très intéressée par l'argent car nous avons presque toujours été très à l'aise. Mais avec le changement professionnel de

Robert, nos ressources familiales baissent brutalement. Après avoir bénéficié du chômage pendant deux ans, le temps qu'il retrouve de l'énergie et monte son entreprise, nous ne vivons après que de mon salaire, jusqu'à ce qu'il commence à faire des bénéfices. Nous avons encore un gros emprunt immobilier à assurer pour garder notre maison, et deux enfants qui feront de longues études. Nous ne sommes pas à plaindre, mon salaire est confortable. Mais pour la première fois, l'argent devient soudainement important dans ma tête troublée. C'est presque une obsession. Je suis femme, en charge de ma famille. J'ai peur que notre famille soit menacée. Le serait-elle ? Allons, je suis en forme malgré ce petit passage à vide, je mange bien, bois peu, ne fume pas et fais beaucoup d'activité physique.

Cet été, nous avons passé quelques semaines tous les quatre dans la belle vallée de Chamonix. Nous y avons reçu les amis américains qui accueillent nos jeunes en Arizona. Puis nous avons grimpé un peu partout. Ou plutôt, les garçons ont grimpé ensemble un peu partout, sur le beau granit chamoniard. Avec un guide, ils sont partis faire une belle course d'escalade très difficile, vers les Cosmiques. Je n'ai pas souhaité utiliser ainsi la cagnotte de mes amies. Pour la première fois de ma vie, je suis allée aux thermes de Saint-Gervais, seule, j'y ai commandé un massage, puis j'ai envoyé une carte des thermes à chacune de mes amies randonneuses en les remerciant ! Un peu de provocation... Cela justement pendant que notre intrépide William sautait en parapente depuis le Brévent, un cadeau de ses amis. Robert et moi étions juste trop fatigués cet été-là, l'été de nos cinquante ans.

Nous voici maintenant fin octobre. Cette fin de semaine, c'est une amie randonneuse qui s'organise une grande fête dans la campagne pour ses cinquante ans à elle. Je m'en réjouis, nous danserons. J'ai besoin de fêtes, de vie, de rires... Avec Robert, nous pensons avoir tourné ensemble une page, celle de la dépression. Pourtant, la nouvelle page a déjà mal commencé.

2

Le diagnostic

Nous voici de retour des cinquante ans de mon amie. Nous avons dansé un peu, discuté, bu, ri avec quelques amis proches et une centaine d'invités, et dormi dans les dortoirs d'une école d'agriculture, en pleine campagne. C'est là qu'avait lieu la sympathique fête bucolique. Nous sommes redevenus des lycéens le temps d'une courte fin de semaine, dormant pour l'occasion dans de petits lits bruts, étroits. Nous avons fait le matin un petit tour de propriété, trois couples d'amis pas trop bavards, en nous gardant des chasseurs et des balles perdues, sous les arbres qui déclinent déjà les couleurs de l'automne. Précieux moments d'amitié partagée, d'harmonie.

Sur le chemin du retour, Robert et moi faisons une courte halte en Bourgogne, en amoureux, dans une magnifique demeure bien confortable, une chambre d'hôtes. J'ai prévu ce petit temps luxueux à deux. J'ai tellement besoin de bonheur après avoir soutenu Robert, avec mes inquiétudes familiales sur notre avenir et cette fatigue

professionnelle, pour nous retrouver et nous projeter de nouveau. Nous voici tendres, détendus, après un beau repas servi par nos hôtes. Nous sommes attentifs à l'autre et joueurs, d'anciens amants qui se connaissent bien. La vie est belle. Je quitte tard nos jeux pour prendre une douche. Les soucis sont oubliés, c'est le calme avant la tempête.

— Anne, tu as une petite boule dans le sein gauche, en bas, toute dure.

Je m'arrête et me retourne vers mon amoureux. Le temps s'arrête aussi, quelques secondes je crois. Nous sommes le 24 octobre 2016.

Je refais quelques pas lents vers la douche, fais couler l'eau, attrape le savon. Timidement je promène mes mains vers le sein droit tout d'abord, puis je fais le tour du sein gauche. Il y a là un petit haricot dur, très dur. C'est mobile, irrégulier, glaçant. Mes mains se figent, mon corps entier se crispe, le temps s'arrête de nouveau. Mais dans ma tête se poursuit le cheminement diagnostique du médecin, que je ne peux stopper et qui s'accélère même. La mammographie était normale il y a deux ans, mis à part les nombreux kystes et calcifications non palpables, confirmés par l'échographie. Je suis suivie depuis mes quarante-quatre ans à cause de ces kystes, ce que l'on appelle le dépistage individuel. Ma palpation était normale il y a quatre mois. Deux collègues bien trop jeunes ont reçu récemment le diagnostic de cancer du sein. J'étais choquée pour elles. Cela m'a rappelé l'importance de l'autopalpation. J'ai reçu l'invitation au dépistage organisé du cancer du sein, systématique aux cinquante ans, en mars dernier, elle traîne encore sur mon bureau. J'attendais que les deux ans soient bien révolus

entre les deux mammographies, on parle tellement de surdépistage. Seule ma grand-mère maternelle a souffert d'un cancer du sein à quatre-vingts ans. Ni ma mère, ni mes tantes, ni mes cousines... Aucun risque, nous ne sommes pas une famille de cancéreux, nos excellents gènes nous conduisent tous à presque cent ans sans maladie chronique, malgré les privations subies par les aînés pendant la guerre. Conclusion : si la mammographie était normale il y a deux ans, si la palpation était normale il y a quatre mois, *ça* grossit vite, très vite. Je pense que *ça* mesure deux centimètres dans son axe long et peut-être un centimètre dans sa largeur. Mes mains reprennent malgré elles leur exploration : oui, c'est toujours là. De toute façon, ce n'est pas mon imagination, Robert l'a palpé. Mes mains poursuivent vers l'aisselle : je n'y sens pas de ganglion, pas encore ou pas palpable. *Ça* est ce qu'on appelle un cancer de l'intervalle, qui survient entre les périodes recommandées d'examen de dépistage.

La nuit est blanche. Je n'ai fait aucun commentaire. Aux côtés de Robert qui ronfle paisiblement, je me tourne et me retourne. Le lendemain, la visite de Vézelay, dans sa blancheur, est tout aussi irréelle. Nous écourtons la marche prévue en cette journée pluvieuse, nous rentrons chez nous, je prends rendez-vous chez le radiologue. Robert a compris, en partie, nous en avons discuté, il cherche à me rassurer, à se rassurer. L'angoisse est là. Je pense la contrôler mais elle m'obsède, même pendant les journées de travail.

Le rendez-vous d'échographie et de biopsie approche enfin. Après l'échographie qui visualise clairement le petit haricot dur et le mesure, deux centimètres de long sur un de large, il s'agit d'en prélever un morceau pour

l'analyser. Je vois alors la concentration du radiologue, ses sourcils froncés. Je ne ressens aucune douleur lors de cette biopsie tant redoutée, juste le déclic du prélèvement qui me fait sursauter. Le radiologue précise qu'il demande les résultats en urgence. Le mouvement de ses sourcils ne fait que confirmer le diagnostic. Quinze longs jours passent sans nouvelle. Pourtant, je redoute cet appel...

Les anniversaires de mon fils Gaëtan et de son cousin sont fêtés joyeusement en famille le 11 novembre chez nous. Un petit plaisir professionnel survient aussi à point. Je suis interviewée une heure en direct pour France Inter dans l'émission *Grand bien vous fasse* le 14 novembre, pour la journée internationale du diabète, c'est ma spécialité médicale. Voilà qui me fait grand bien, en occupant ma tête. Ali Rebeihi est un animateur bienveillant. Un jeune homme diabétique présente son livre au titre provocateur, *Merci pour ce diabète !* Il décrit sa sidération lors du diagnostic de sa maladie alors qu'il est jeune adulte, titulaire d'un doctorat de biologie. Il décrit son besoin d'être informé, sa lutte pour comprendre et pouvoir accepter sa maladie, sa confrontation aux soignants. Je l'écoute, attentive. Sidération ? Besoin de comprendre ? Difficultés à accepter ? J'achète son livre pour les équipes avec lesquelles je travaille. Il le dédicace avec humour.

Je reçois la facture du laboratoire d'anatomopathologie le mardi 15 novembre au soir. Je comprends que le radiologue dispose probablement des résultats depuis quelques jours, alors que chaque jour compte. J'imprime ce soir-là toutes les coordonnées de l'hôpital qui me paraît le plus fiable. Je suis à la veille d'un verdict sans surprise.

Le lendemain midi, lorsque je sais que le radiologue a fini ses consultations, je l'appelle depuis mon bureau.

— Venez me voir, on discutera !

J'insiste au téléphone, j'attends depuis deux semaines, j'ai compris, je connais le diagnostic, je n'en peux plus, je n'attendrai pas une minute de plus, j'ai juste besoin d'entendre la confirmation. Ce n'est pas tout à fait vrai. Le coup est rude lorsque le radiologue accepte de lire au téléphone les mots cruels : « adénocarcinome infiltrant ».

Le temps s'arrête à nouveau. Je raccroche, je suis immobile, assise devant mon bureau, seule. Il me faut quelques longues minutes pour rassembler des forces. J'appelle Robert pour l'informer platement, sans commentaire. J'appelle une amie gynécologue qui confirme mon choix d'hôpital et conseille une chirurgienne. J'appelle une ancienne collègue, soignée pour un cancer du sein et qui connaît parfaitement ce réseau, elle me confirme également ce choix. Elle me raconte son parcours. Avec son aide, je compte : un mois de chirurgie, un mois de récupération, un mois et demi de radiothérapie. Si tout se passe au mieux, il s'agit d'un cauchemar de quatre mois environ. Avril sera un vrai printemps. Je file chez le radiologue sur l'heure du midi récupérer le document qui authentifie le cancer.

— Je suis sûr que vous vous en sortirez, me lance gentiment le radiologue, comme une bouée de secours.

Il a de la chance d'avoir des certitudes alors que je bascule minute après minute dans un monde d'incertitude. Il suggère un collègue chirurgien dans le privé qui fait des merveilles. Je redis mon souhait du service public qui a ma confiance. Il appelle l'anatomopathologiste qui a analysé ma tumeur. Elle énonce en détail ce qu'elle sait.

Je retourne à l'abri de ma voiture pour relire le compte rendu de l'analyse du petit morceau de mon sein gauche.

Les mots sont clairs pour un médecin, ils me ramènent à la réalité alors que je pense rêver. Adénocarcinome infiltrant. Sur mes cellules clairement cancéreuses, le petit papier dit qu'il n'y a pas de récepteurs à la progestérone, mais des récepteurs aux œstrogènes positifs à 50 %. Cela veut dire qu'en plus de la chirurgie et de la radiothérapie qui vont viser ma tumeur et les tissus environnants, un traitement hormonal complémentaire sera possible si des cellules se sont échappées... OK pour moi, pas en ce qui concerne les cellules qui s'échappent, mais la possibilité d'un traitement hormonal. Le petit papier précise aussi qu'il existe une surexpression très forte du récepteur HER2. Cela signe en revanche une tumeur agressive, ce que me confirme un petit tour sur Internet. Il s'agit d'une protéine accélératrice de la croissance, qui est située dans la membrane, à la surface des cellules tumorales. Cela indique un risque plus élevé, qui peut maintenant être contrôlé par ce qu'on appelle une thérapie ciblée, l'Herceptin. Ce produit très toxique se fixe exclusivement sur les cellules qui expriment HER2, en particulier mes cellules cancéreuses. Pas forcément rassurant. Enfin, le KI 67 est à 20 %. Il s'agit d'un antigène qui témoigne de la prolifération des cellules. Il est présent dans le noyau de celles qui se multiplient. Il participerait à leur prolifération. Un index élevé montre une division rapide des cellules cancéreuses. Il indique un risque de récurrence plus élevé : 20 %, il y a pire, mais c'est déjà assez haut.

Je reste face à ce bout de papier sur lequel s'inscrit mon avenir. Je connais la signature en bas de la feuille, il s'agit de celle de l'anatomopathologiste sollicitée par le radiologue, un gage de sérieux. Il n'y a pas d'erreur. J'appelle l'hôpital choisi et prends le premier rendez-vous de

chirurgie disponible dans huit jours, pas de créneau plus tôt, avec une chirurgienne dont le nom m'est inconnu. La standardiste me confirme aimablement les examens à prescrire. J'appelle un centre de radiologie privé pour réaliser rapidement ces examens : un grand scanner thoraco-abdominopelvien, et une IRM mammaire. C'est ce qu'on appelle le bilan d'extension. Il sert à vérifier l'absence de métastase d'emblée et de ganglion. Je m'auto-prescris ce bilan pour accélérer, pour rattraper les semaines perdues. Tout est organisé dans la semaine. J'appelle ma collègue au travail, mon binôme et amie, Christiane. Je lui confirme le diagnostic et lui signale que je ne peux pas revenir cette après-midi travailler. Son silence et sa désolation sont parlants.

Me voici de nouveau immobile, en attente, dans ma voiture. L'onde de choc continue à se répandre. Un cancer qui me menace sans raison, des ganglions ou des métastases peut-être déjà présents, sournois, quatre mois de retrait de la vie professionnelle, et cette étiquette que tout mon être refuse déjà : je suis « cancéreuse ». C'est impossible, pas moi !

Je m'extirpe de la voiture, je n'ai pas faim mais il est 14 heures. J'achète par habitude quelque chose à grignoter en boulangerie, pas grand-chose. Je remarque pour la première fois qu'il fait très beau, le soleil brille indifféremment les jours de désastre. Je pars sillonner ces jolies rues commerçantes que je ne connais pas. Je ne prends jamais le temps de les découvrir. Cette promenade a le goût de la dernière cigarette offerte au condamné... je dramatise. J'entre dans un premier magasin, y achète un pantalon et un chemisier, tous verts, cela tient le drame à distance, ainsi qu'une petite robe noire style années

soixante. Je tombe en arrêt devant une autre vitrine : de très, très belles bottes, hautes, beiges, à talons, avec un liseré brillant qui monte sur la jambe ! Le prix est au moins aussi beau, je n'ai jamais acheté autant d'habits en un jour, mais qu'importe, en cette étrange journée, au splendide ciel bleu indifférent. Ce sont de folles dépenses en ce jour spécial, pour une femme aussi peu impulsive que moi, aussi indifférente au magasinage, à la mode, aux publicités. Je crois que j'ai besoin de me sentir exister, être encore femme, je ne comprends pas bien ce qui se passe en moi.

De nouveau dans le cocon de la voiture, c'est à la fois le déni, l'horreur qui frappent, et l'impossibilité de revenir en arrière. Un véritable état de choc, une première tempête intérieure, silencieuse. Je reste prostrée, sans une larme, les yeux grands ouverts sur un avenir qui s'effondre. Je suis seule, pour toujours, à l'arrêt dans un monde qui tourne. Je bascule tout entière dans l'incertitude.